

**Zeitschrift:** Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles  
**Herausgeber:** Cercle vaudois de généalogie  
**Band:** 31 (2018)  
  
**Artikel:** Jean Leresche, la volonté d'entreprendre  
**Autor:** Leresche, Simon  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1085137>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Jean Leresche, la volonté d'entreprendre

Simon Leresche

L'histoire que nous allons retracer au fil de ces lignes est celle du lien entre l'homme et sa terre. L'environnement façonne les cultures humaines. Spiritualité, nourriture, langue, économie, écriture, art, liens sociaux, autant d'aspects de nos vies qui sont issus d'une confrontation plus ou moins longue avec la nature qui nous entoure.

À l'inverse, l'homme transforme lui aussi le paysage. Il l'adapte à sa manière de vivre, le défriche, le cultive, en extirpe les richesses du sol. De par leur climat ou la fertilité de leur terre, certains cadres de vie sont réputés plus difficiles que d'autres, c'est le cas de celui qui nous intéresse ici, le Jura nord-vaudois et plus précisément la vallée de l'Orbe. Situé entre 600 et 1 600 mètres d'altitude, ce territoire fait de montagnes, de roches et de forêts, façonné par l'eau, reste longtemps inhabité. Confrontées à la rigueur du climat et à la pauvreté du terrain, les populations qui s'y installent ne peuvent pas compter uniquement sur l'agriculture pour subsister. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, elles se tournent vers l'exploitation du sous-sol jurassien, qui contient du minerai de fer. Le travail du fer, de sa production à sa transformation, devient l'une des activités principales de l'Arc jurassien. De par ses diverses évolutions, elle donne naissance à l'horlogerie, à la mécanique de précision, à la production d'outillage fin.

Ces évolutions trouvent leur origine dans la capacité d'adaptation des populations jurassiennes. Lorsqu'il fallut renoncer à la production du fer car les mines et les forêts s'épuisaient, elles se tournèrent vers sa transformation. À défaut de matière première, elles développèrent une nouvelle économie autour du geste de l'artisan. Les objets devinrent de plus en plus petits, nécessitant de moins

en moins de métal, et les gestes de plus en plus précis, apportant de la plus-value à la production. Aujourd'hui encore, de nombreuses entreprises jurassiennes, souvent leaders mondiales dans leur domaine, sont héritières de ce savoir-faire et continuent à compter sur ce sens inné de l'adaptation.

Le terreau jurassien, particulièrement exigeant, voit depuis longtemps naître des personnalités marquantes, qui ont su comprendre et s'adapter mieux que d'autres à leur environnement et en tirer parti. C'est le cas de Jean Leresche, surnommé le « Grand Jean », dont nous tracerons la trajectoire fulgurante dans les pages qui suivent. Né à Ballaigues, petit village de la vallée de l'Orbe, au début des années 1840, Jean va rapidement avoir une influence majeure sur la vie de la Vallée de l'Orbe. Maître de forge, ingénieur, architecte, hôtelier, il entreprend et réussit dans tous les domaines et s'emploie à développer considérablement la région et surtout son village de Ballaigues.

Afin de retracer son parcours hors du commun, plusieurs sources et archives ont été consultées. Les archives communales de Ballaigues ont fourni une part importante des informations sur lesquelles se base cet article. Elles apportent par ailleurs une certaine sécurité par rapport à la véracité de leur contenu. C'est également le cas des archives du journal *Le Temps*, qui renferment les éditions de la *Gazette de Lausanne* et du *Journal de Genève* dès 1798 et qui ont fourni de nombreux éléments concernant les diverses entreprises dans lesquelles Jean Leresche et ses fils étaient impliqués. Bien que réputés moins fiables, on ne peut passer à côté des témoignages lorsqu'on écrit l'histoire d'une personne.

Plusieurs descendants de Jean Leresche ont donc été contactés, de même que des personnes qui se sont penchées de près ou de loin sur la trajectoire peu commune de ce personnage. C'est de cette manière qu'ont été retrouvés certains précieux documents tels que les notes manuscrites de Juste Gauthey, ancien majordome de Jean Leresche, qui compila de nombreuses informations à son sujet. Quelques ouvrages historiques plus généraux viennent enrichir le contexte dans lequel s'inscrit cette histoire.

Ces différentes sources et archives nous permettent d'aborder la vie de Jean Leresche selon trois axes chronologiques : les origines, la consécration, la succession. À travers ces chapitres, nous nous attarderons tout d'abord sur le contexte qui a vu naître Jean Leresche, afin de mieux appréhender sa réussite. Nous plongerons alors dans sa carrière d'entrepreneur en nous intéressant aux différentes entreprises qu'il a menées à bien. Finalement, nous verrons comment il a organisé sa succession autour de ses trois fils : Octave, Samuel et Maurice. Notons ici que cette histoire ne laisse guère de place à la vie de famille des Leresche, qui reste mystérieuse et qu'il serait intéressant de pouvoir aborder, ne serait-ce que pour parler de la fille de Jean, Elisabeth Keeble-Leresche, émigrée à Londres dans des conditions mal définies.

## Les origines

Jean Leresche voit le jour en juillet 1842 dans une famille de forgerons, comme on en trouvait tant dans la vallée de l'Orbe. Son père possède une forge de clouterie située à Fontanasson, entre le village de Ballaigues et le hameau de Vers Chez Barrat<sup>1</sup>. Cette fabrique, construite en 1655, est l'une des quarante forges encore en activité dans la région au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Elle fonctionne grâce à une

roue hydraulique alimentée par la source de Fontanasson. Quatre à six cloutiers y travaillent et produisent plusieurs milliers de clous par jour, se partageant la place autour des foyers de forge<sup>3</sup>. Bien que l'usine reste modeste, les membres de la famille Leresche sont maîtres de forge. Ils bénéficient donc certainement d'un niveau social plus élevé que la moyenne.

Jean prend la succession de son père à la tête de la clouterie. Il développe ses activités et travaille avec plusieurs artisans à domicile. Il leur rachète leur production, notamment des clous et des chaînes, et la revend dans son magasin d'articles de ferronnerie, inauguré en 1870. Il vient de construire un grand bâtiment au centre du village, qui abrite le logement familial ainsi qu'un local de vente<sup>4</sup>. Donnant directement sur la Grand'Rue, le magasin bénéficie d'une bonne visibilité. Ballaigues est en effet situé sur l'un des principaux points de passage du Jura, reliant les salines royales de Salins au Nord de l'Italie. Aux portes du col de Jougne, la commune s'est développée de part et d'autre de la route et forme un véritable village-rue. Son économie est entièrement tournée vers le trafic : de nombreux Ballaiguais pratiquent la profession de voituriers ; trois anciennes auberges abritent les voyageurs de passage dès le XVIII<sup>e</sup> siècle ; l'entreprise Bourgeois Frères pratique quant à elle le commerce de vins et fromages dès 1790<sup>5</sup>.

La petite vie du village, centrée sur l'exploitation de la route depuis des siècles, va se trouver totalement chamboulée par l'arrivée du train en 1870. Après plus de vingt années de pourparlers entre les compagnies ferroviaires franco-suisse, Vallorbe, la commune voisine, est

<sup>1</sup> « Ballaigues, Jean Leresche », *Feuille d'Avis de Vallorbe*, 10.02.1910.

<sup>2</sup> VERNEZ, Marlyse, « L'essor de la petite métallurgie autour de Vallorbe », in : PELET, Paul-Louis, *Fer, Charbon, Acier dans le Pays de Vaud, Du mineur à l'horloger*, Lausanne : Bibliothèque historique vaudoise, 1983.

<sup>3</sup> GAUTHEY, Juste, « Relevé pour mémoire de divers livres de la famille de Monsieur Jean Leresche-Bourgeois de 1799 à 1943 », notes historiques, chez l'auteur.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, Sainte-Croix : Mon Village, 2013, p. 14-16.

choisie afin de devenir le point de passage ferroviaire entre Paris et la Suisse, et sa nouvelle gare est reliée à Daillens, sur la ligne de Lausanne. En 1875, la liaison franco-suisse est effective avec l'ouverture de la ligne de Jougne qui relie Vallorbe à la France via Pontarlier<sup>6</sup>. Le chemin de fer modifie complètement le trafic régional. La route du col de Jougne est court-circuitée. Désormais, le trafic passe par l'autre côté de la vallée de l'Orbe, via la gare de Vallorbe. Pour les Ballaiguais, c'est un coup de massue. Ils perdent leur principale source de revenus. Jean Leresche voit son nouveau magasin se vider davantage de jour en jour. Lui qui prenait plaisir à accueillir ses clients dans sa grande maison doit se résoudre à les voir se faire de plus en plus rares.

Mais un événement majeur vient rapidement mettre ces préoccupations économiques au second plan. La guerre franco-prussienne fait rage et les troupes du général Bourbaki, à la tête de l'armée française, ont essuyé une cuisante défaite à la Lizaine. En avril, des milliers de soldats, survivants de l'armée de l'Est, arrivent à la frontière suisse du col de Jougne. Jean, alors lieutenant<sup>7</sup>, est nommé à la tête du contingent local pour mettre en place le désarmement et l'accueil des militaires rescapés. Ils sont répartis dans les villes et les villages de la région. À Ballaigues, entre le 31 janvier et le 24 avril 1871, ce sont sept bataillons qui trouvent refuge chez l'habitant, plus de 800 soldats pour une population de 650 personnes<sup>8</sup>. L'opération coûtera 6 603.– à la commune de Ballaigues et à ses habitants, qui se voient dédommager à hauteur de 4 430.–<sup>9</sup> pour plus de 9 000 journées de logement militaire effectuées<sup>10</sup>.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 28-30.

<sup>7</sup> Il sera nommé commandant du bataillon de fusiliers n° 3 de landwehr le 24 juin 1879. « Canton de Vaud », *Gazette de Lausanne*, n° 148, 25.06.1879, p. 3.

<sup>8</sup> Archives communales de Ballaigues, *Série E*, « Militaires », 1871.

<sup>9</sup> Archives communales de Ballaigues, *Série M 9*, « Comptes militaires », 1871.

<sup>10</sup> Archives communales de Ballaigues, *Série M 8*, « Frais d'établissement des comptes militaires et valeurs retenues », 1871.

Cet événement, bien que peu commenté dans les archives communales, a certainement un impact important sur la population du village, qui doit se mobiliser durant quatre mois pour accueillir ces centaines de soldats. Pour le jeune Jean Leresche, alors âgé de 29 ans, cette expérience est certainement un moment clé qui va lui permettre de gagner en maturité et en confiance afin de mener à bien ses multiples projets. De retour à ses affaires privées, il se consacre au développement de son commerce de ferronnerie. En 1872, il est en contact avec la famille Francillon de Lausanne, qui est la nouvelle propriétaire des Forges du Creux, une fabrique renommée pour ses outils agricoles et notamment ses faulx. Pour la gestion de cette usine, située sur le territoire de la commune de Ballaigues, les Francillon cherchent une personne habitant la région et active dans le domaine. Jean Leresche hérite du mandat et devient le nouveau directeur des Forges du Creux. Il développe ainsi considérablement son activité de production et de commerce d'articles forgés<sup>11</sup>.

À la tête des Forges du Creux, Jean se heurte à la même problématique qu'il connaît avec son magasin de ferronnerie : la route du col de Jougne est désertée et tout le trafic passe par Vallorbe depuis l'ouverture de la ligne de Jougne. Qui plus est, cette nouvelle liaison pousse le Service des Postes suisses à revoir à la baisse le nombre de ses trajets entre Vallorbe et Ballaigues. Personnalité en vue de son village, Jean Leresche est chargé de négocier le maintien des liaisons postales, avec succès<sup>12</sup>. Voyant la situation se détériorer pour Ballaigues et ses entreprises, il demande alors l'appui des Francillon et contacte la fabrique Vandel de La Ferrière ainsi que la commune de Ballaigues pour proposer un projet de halte ferroviaire

<sup>11</sup> GAUTHEY, Juste, « Les Forges du Creux de Ballaigues en abrégé », *op. cit.*, p. 1.

<sup>12</sup> Archives communales de Ballaigues, *A 14*, « Registre des Délibérations de la Municipalité 1862-1883 », p. 294 et 353.





La Pension Leresche et la Grand'Rue de Ballaigues, après 1888 © Collection privée.

entre la frontière française et Vallorbe<sup>13</sup>. Le projet n'est pas retenu et Ballaigues reste coupé du monde.

Mais Jean n'est pas homme à se laisser abattre, afin de mieux servir les intérêts de son village et de gagner en

influence, il se lance en politique. Il est nommé président du conseil communal en 1878, fonction qu'il ne quittera qu'en 1892, à la fin de son troisième mandat<sup>14</sup>. À 36 ans, Jean Leresche est guidé par une expérience déjà riche. Il

<sup>13</sup> Archives communales de Ballaigues, B 3, tome iii, «Procès-verbaux des séances du Conseil général et communal. Dès le 28 avril 1863 au 1<sup>er</sup> avril 1881», 13.03.1878, p. 204-205.

<sup>14</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, op. cit., p. 36.

dirige deux entreprises<sup>15</sup>, dont les Forges du Creux qui emploient une cinquantaine d'employés et remportent de nombreuses distinctions pour leurs faulx<sup>16</sup>, et réalise une belle carrière à l'armée où il sera nommé au grade de commandant de bataillon en 1879, avant d'être élevé au grade de major<sup>17</sup>. Il n'en oublie pourtant pas ses pré-occupations liées à l'arrivée du train et à la disparition du trafic à Ballaigues.

Afin de faire revenir les voyageurs, Jean se tourne vers le tourisme. Il n'y est pas étranger, lui qui héberge depuis plusieurs années sa clientèle étrangère dans sa grande maison du centre du village. Suivant l'exemple de M. Müller, ministre de l'Église libre de Ballaigues, qui construit une pension de jeunes filles entre 1869 et 1870 dans les hauts du village<sup>18</sup>, Jean transforme petit à petit sa demeure en « pension d'étrangers », comme cela se disait alors. Il faut dire qu'à cette époque, l'Arc jurassien est une destination en vogue, issus de classes particulièrement aisées. Dès les années 1860, des mouvements tels que le « Sommerfrische » en Allemagne attirent les riches citadins vers les hauteurs. Ils partent en « villégiature » durant plusieurs semaines afin d'éviter la chaleur et l'air vicié des villes en été et profitent de divers soins à la mode tels que les bains aux bourgeons de sapin et les cures de chaud-lait. Parallèlement à cette tendance, des courants sanitaires tels que « l'hygiénisme » recommandent les zones de moyenne montagne qui possèdent un air particulièrement salubre<sup>19</sup>. Dans ce contexte, Ballaigues, situé à une altitude de 900 mètres au plein cœur des

sapinières jurassiennes, se profile comme une destination touristique en puissance, d'autant plus que l'arrivée du train l'a curieusement rapprochée de Paris...

À Ballaigues, on sait tirer parti de l'environnement et on commence à se demander si l'on ne peut pas profiter de l'ouverture de la ligne de Jougne par le biais du tourisme. Plusieurs villageois se lancent, tout comme Jean, dans l'accueil d'« étrangers » durant la belle saison. C'est la naissance des pensions-famille, une forme d'hébergement chez l'habitant. Les femmes jouent un grand rôle dans le développement de ce modèle puisque ce sont généralement elles qui gèrent la pension, alors que leur mari continue son ancienne profession. Cette activité se répand puisqu'à partir de 1874, le préfet se penche sur la question et écrit à la commune de Ballaigues pour demander que les maîtres et maîtresses de pension prennent désormais une patente. Quelque peu mis sous pression, Jean Leresche lui répond en 1882 en expliquant qu'il accueille des étrangers chez lui durant quatre à six semaines par année pendant la belle saison mais que sa maison ne porte aucune enseigne et qu'il n'a jamais fait aucune publicité; il souligne d'autre part qu'« *il ne fait que se serrer avec sa famille afin de pouvoir louer quelques chambres* » et « *qu'il y a ici nombre d'autres personnes qui sont absolument dans le même cas que moi, dont les unes peuvent recevoir davantage de pensionnaires et d'autres moins [...]* »<sup>20</sup>. On peut douter de la bonne foi de Jean lorsqu'on voit sa maison du centre du village, qui occupe près de 500 m<sup>2</sup> répartis sur trois étages et qui sera exhaussée par deux fois en 1887 et 1888 pour atteindre une capacité d'accueil de 65 lits<sup>21</sup>.

Le vent semble donc tourner à Ballaigues, qui trouve avec le tourisme un nouveau débouché économique,

<sup>15</sup> On peut se demander à quel point les Forges du Creux et celle de Fontanasson restent indépendantes. Une fusion des deux entités est vraisemblable.

<sup>16</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 237, 07.10.1881, p. 3.

<sup>17</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 148, 25.06.1879, p. 3.

<sup>18</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, op. cit., p. 36.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 43-45.

<sup>20</sup> Archives communales de Ballaigues, C 7, « Correspondance reçue », 1882.

<sup>21</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, op. cit., p. 108-109.

et ce n'est que le début. Mais le développement de sa pension-famille n'est encore qu'un à-côté pour Jean, qui revient bien vite à son cœur de métier : l'industrie du fer. En 1884, associé à un certain William Barbey, il se porte acquéreur de l'entreprise Reverchon-Vallotton<sup>22</sup>. Cette importante société, créée en 1845, est à la tête de quatre sites de production sidérurgique à Vallorbe – Là Dernier, Le Mouëtier, La Foulaz et Les Éterpaz – et du haut-fourneau des Rondez, dans le canton du Jura. Aussitôt à sa tête, Jean restructure la société pour ne garder que le site de production des Éterpaz. L'entreprise change alors de nom et devient les Forges de Vallorbe Leresche & C<sup>ie</sup>, mais Jean préserve l'ancienne renommée de Reverchon-Vallotton en créant la marque « RV », qui reprend les initiales des fondateurs. Ne pouvant sans cesse jongler entre ses différentes activités professionnelles, Jean quitte la direction des Forges du Creux en 1887 pour consacrer davantage de temps à sa nouvelle société, avec laquelle il connaît rapidement le succès<sup>23</sup>. Grâce à ses rapports avec l'armée suisse, Jean décroche un gros mandat en 1890 : la production de lames qui équiperont les premiers couteaux d'ordonnance<sup>24</sup>.

Au début des années 1890, Jean Leresche devient donc un personnage incontournable de la vallée de l'Orbe. À la tête d'importantes industries régionales, profitant d'un réseau fourni et impliqué en politique, il lui reste pourtant un nouveau défi à relever. Il va désormais consacrer son énergie au développement du tourisme dans son village natal. Sous son impulsion, Ballaigues deviendra en quelques années la plus importante station touristique du Jura vaudois et attirera bientôt en résidence les membres des plus hautes sphères d'Europe...

## La consécration

Entre 1870 et 1890, le tourisme s'est implanté en douceur à Ballaigues. Arrivés par le train, bien souvent de Paris, les premiers voyageurs sont hébergés dans de petites pensions-famille improvisées chez l'habitant. Seuls Jean Leresche et Charles Édouard Albert Müller, ministre de l'Église libre, vont plus loin en proposant déjà une véritable offre hôtelière. Mais le développement du tourisme se heurte à un problème de taille. Malgré son nom signifiant « belles eaux », Ballaigues possède peu de sources potables et souffre régulièrement de pénurie d'eau durant l'été. Les habitants à eux seuls consomment toute l'eau disponible et l'accueil de nouveaux résidents est donc problématique. Jean, toujours à la tête du conseil communal, est conscient de la problématique, persistante depuis de nombreuses années, mais ne sait comment résoudre le problème. En 1892, un événement lui met la puce à l'oreille : M. Cachemaille, un industriel baulméran, fait une demande de concession pour pouvoir exploiter l'eau de l'Orbe 400 mètres en contrebas du village. La commune fait opposition mais M. Cachemaille revient à la charge et lui propose de fournir l'énergie nécessaire pour monter l'eau d'une source voisine de l'Orbe jusqu'au village<sup>25</sup>. Nouveau refus communal, mais une commission est nommée pour analyser le projet, dont Jean est le rapporteur.

Elle s'intéresse à la faisabilité du projet de M. Cachemaille, qui implique de remonter l'eau d'une source jouxtant l'Orbe 400 mètres plus haut dans deux réservoirs situés dans le village. Projet ambitieux quand on sait que jusque-là, seule la ville de La Chaux-de-Fonds possède une installation amenant l'eau à une hauteur supérieure (500 mètres)<sup>26</sup>. L'énergie nécessaire au pompage serait fournie par une turbine hydroélectrique,

<sup>22</sup> GAUTHEY, Juste, « Relevé pour mémoire de divers livres de la famille de Monsieur Jean Leresche-Bourgeois de 1799 à 1943 », *op. cit.*

<sup>23</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 228, 27.09.1887, p. 3.

<sup>24</sup> Musée du fer et du chemin de fer, archives Leresche & C<sup>ie</sup>.

<sup>25</sup> Archives communales de Ballaigues, *tome iV, B 4*, « Procès-verbaux des séances du Conseil communal. Dès le 7 mai 1881 à 1910 », p. 130-131.

<sup>26</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 118, 20.05.1895, p. 2.





Le Grand Hôtel Aubépine, après l'ajout de son aile à tourelles en 1906 © Collection privée.

alimentée par une retenue d'eau construite en amont. La complexité de ce projet, pourtant soutenu par Jean, pousse la commune à en étudier un autre qui propose de capter une source jaillissant au pied du Mont d'Or, sur territoire français. Cette variante offre l'avantage d'une réalisation simple puisqu'il suffirait de canaliser cette source qui se trouve à une altitude supérieure de celle du village. Mais elle implique de dépendre d'une source se situant sur territoire étranger. Le débat fait rage au sein des membres du conseil communal et contamine bientôt

la population qui se divise en deux camps, les « secs » et les « mouillés ». Il faut dire que l'investissement nécessaire à la réalisation du projet soutenu par Jean est conséquent : 80 000.—, quatre fois plus que les recettes annuelles de la commune de Ballaigues. C'est pourtant cette solution qui l'emporte, avec 67 voix sur 95, lors de la séance du conseil communal du 17.03.1894<sup>27</sup>.

<sup>27</sup> Archives communales de Ballaigues, *tome iV, B 4, op. cit.*, p. 150-151.



C'est ce qu'attendait Jean pour lancer son propre projet: la construction d'un grand hôtel sur les hauts de Ballaigues. En mai 1894, il se met à acquérir du terrain aux environs du lieu-dit La Sapella. En quelques mois, il devient le propriétaire de près de 10 000 m<sup>2</sup>, achetés au prix de 68 centimes le mètre carré<sup>28</sup>. En 1894 toujours, les travaux de construction du Grand Hôtel Aubépine sont lancés. Jean Leresche, qui a imaginé et dessiné l'établissement lui-même, veut en faire un lieu luxueux et équipé du confort le plus moderne: 110 chambres avec balcons individuels, lumière électrique, ascenseur, téléphone, salles de bains à chaque étage, bains aux bourgeons de sapin, chauffage à l'eau chaude, salle à manger pour 200 couverts. Sans parler des extérieurs qui comprendront un lawn-tennis, un parc et un jardin<sup>29</sup>.

Les travaux de l'hôtel se déroulent simultanément à celui du chantier de la station de pompage. Jean doit superviser à la fois la construction de l'Aubépine et celle de l'usine hydroélectrique, du canal de dérivation et des conduites d'eau dont il a obtenu le mandat avec ses Forges de Vallorbe<sup>30</sup>. Par ailleurs, pour faire baisser la facture finale, la commune de Ballaigues a organisé une souscription publique encourageant les habitants à travailler quelques jours bénévolement sur le chantier de la station de pompage. Jean s'est lui-même engagé à réaliser 30 jours de travaux sur le projet communal<sup>31</sup>. Malgré ces économies, la construction de la station de pompage de l'Île finit par largement dépasser le budget: 127 062.– sont engagés, pour 80 000.– planifiés. Les travaux des deux chantiers se terminent au printemps 1895 et l'inauguration de la station de pompage est fêtée le

18 juillet lors d'un grand banquet réunissant une centaine de convives dans les jardins du Grand Hôtel Aubépine<sup>32</sup>. Cette date marque pour Ballaigues le début d'un pic de développement des infrastructures touristiques. En une dizaine d'années, le village va tripler sa capacité d'accueil pour atteindre les 1 200 lits en 1906 avec l'ouverture de neuf nouveaux établissements et la construction de plusieurs chalets de location<sup>33</sup>.

Avec la construction de la station de pompage de l'Île et de son hôtel, Jean a relevé un défi supplémentaire, lancé 25 ans plus tôt avec l'arrivée du train à Vallorbe. Il est parvenu, avec l'appui des autorités locales, à faire revenir les voyageurs et à faire de Ballaigues non plus un lieu de passage, mais une destination touristique renommée. À 47 ans, propriétaire des Forges de Vallorbe et de deux hôtels à Ballaigues, Jean peut être satisfait du chemin parcouru et consacrer davantage de temps à l'une de ses passions, l'élevage de chevaux. Il fournit en effet nombre de montures pour l'armée depuis plusieurs années et possède un domaine agricole à Orbe où il entretient ses bêtes<sup>34</sup>. Par ailleurs, il commence à songer à l'avenir de son entreprise et se tourne petit à petit vers ses trois fils, Octave, Samuel et Maurice, pour leur mettre le pied à l'étrier.

En voyant d'autres hôtels se construire à Ballaigues, notamment l'Aurore, un hôtel de haut standing tenu par la famille Doy, Jean a rapidement d'autres projets en tête pour s'assurer de garder la mainmise sur le tourisme local. À partir de 1899, il recommence à acquérir du terrain aux alentours de l'Aubépine, qu'il paie cette fois au prix de 1,80.– le mètre carré<sup>35</sup>. Six ans plus tard,

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>29</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, *op. cit.*, p. 85-86.

<sup>30</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 118, 20.05.1895, p. 2.

<sup>31</sup> Archives communales de Ballaigues, *GB 11*, « Cadastres, Plans, Travaux publics, Ponts et Chaussées », 1894.

<sup>32</sup> Archives communales de Ballaigues, *tome IV, B 4, op. cit.*, p. 164.

<sup>33</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, *op. cit.*, p. 108-111.

<sup>34</sup> GAUTHEY, Juste, « Relevé pour mémoire de divers livres de la famille de Monsieur Jean Leresche-Bourgeois de 1799 à 1943 », *op. cit.*

<sup>35</sup> Archives communales de Ballaigues, *tome IV, B 4, op. cit.*, p. 229.

il est prêt. Le 29 septembre 1905, il met à l'enquête la construction d'une nouvelle aile à l'Aubépine<sup>36</sup>. Les travaux ont lieu entre 1905 et 1906 et l'établissement prend alors l'allure d'un véritable palace avec un nouveau corps de bâtiment surplombé de quatre tourelles. Il passe d'une capacité de 160 à 200 lits et offre désormais toute une panoplie de soins allant des traditionnels bains et massages aux bourgeons de sapin aux bains d'eau salée suite à une collaboration avec les Salines du Bévieux (Bex). Le Grand Hôtel Aubépine partage alors une silhouette très semblable à celle du Palace de Gstaad, construit entre 1911 et 1913 par les architectes lausannois Adrianus Van Dorsser et Charles-François Bonjour<sup>37</sup>. Pourtant, une fois n'est pas coutume, c'est bien Jean qui est l'architecte de cette nouvelle aile. C'est d'ailleurs en surveillant les travaux de construction de son hôtel qu'il est victime d'un grave accident. Le 3 avril 1906, il reçoit sur la tête une pierre de huit kilos, tombée du deuxième étage, et s'effondre, sans connaissance<sup>38</sup>.

### La succession

Jean survit à cet accident mais il en ressort diminué. Il décide de remettre petit à petit ses activités entre les mains de ses fils. En 1907, l'ancienne pension-famille qui avait vu les débuts du tourisme à Ballaigues, devenue Pension Leresche en 1890, passe aux mains de Maurice. C'est également lui qui hérite du domaine agricole de Montchoisi à Orbe et de l'élevage de chevaux<sup>39</sup>. Il semble que Jean continue d'exploiter lui-même son Grand Hôtel Aubépine, bientôt aidé de son fils Samuel. Avec sa silhouette de palace, l'établissement reçoit les plus grands d'Europe, des princes

et des princesses telle l'infante Eulalie, fille des souverains d'Espagne<sup>40</sup>, mais aussi des personnalités telles que le baron Pierre de Coubertin, un habitué de l'Aubépine où il organise régulièrement des tournois d'escrime<sup>41</sup>.

Mais le tourisme se démocratise petit à petit et d'autres régions tirent leur épingle du jeu, notamment les Alpes. Plutôt que de laisser l'hiver aux stations alpines, Jean souhaite relever un dernier défi. En hiver 1907, il installe une place à patiner dans les jardins de l'Aubépine, qui est ouvert toute l'année dès 1905. Il construit également une piste de bobsleigh et aménage les environs de l'hôtel pour y créer des « champs de ski », comme on dit alors. Mais Ballaigues n'est pas suffisamment armé pour concurrencer les stations alpines ou même d'autres stations jurassiennes telles que Sainte-Croix, situées à une altitude supérieure et bénéficiant d'un meilleur enneigement. Le village de la vallée de l'Orbe reste donc avant tout une destination estivale. Malgré l'échec de cette reconversion, Jean est parvenu en une trentaine d'années à transformer le visage de Ballaigues pour en faire une station touristique renommée et c'est sur cet état de fait qu'il décède en février 1909, à l'âge de 67 ans, avant d'assister à la fin de l'âge d'or du tourisme jurassien<sup>42</sup>. L'héritage de Jean se retrouve divisé entre ses fils. Maurice avait déjà repris la gestion de la Pension Leresche ainsi que le domaine de Montchoisi. Ses frères se partagent le reste : le Grand Hôtel Aubépine pour Samuel, les Forges de Vallorbe pour Octave.

On sait peu de choses sur Maurice, qui reste certainement le plus discret des trois frères et qui possède l'héritage le moins encombrant. À la tête de la Pension Leresche, il connaît, tout comme son frère Samuel à l'Aubépine, des difficultés dues à la guerre, qui vide les hôtels. En 1913,

<sup>36</sup> Archives communales de Ballaigues, A 16, « Registre délibérations municipalité 1904-1924 », p. 48.

<sup>37</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, op. cit., p. 107-108.

<sup>38</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 81, 06.04.1906, p. 2.

<sup>39</sup> *Journal de Genève*, n° 153, 06.06.1907, p. 6.

<sup>40</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 177, 30.07.1903, p. 3.

<sup>41</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 224, 16.08.1927, p. 4.

<sup>42</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, op. cit., p. 115-117.

on le retrouve avec son frère Octave à l'origine du projet de création d'une société d'auto-transports, dont on parlera plus bas. En 1929, la Gazette de Lausanne nous révèle qu'il perd un fils, Alexandre, âgé de 7 ans. À cette époque, il est marié à une dame Groubel avec qui il a trois autres garçons<sup>43</sup>. Maurice est installé à Orbe où il vit certainement dans le domaine de Montchoisi. Il est donc géographiquement le plus excentré de la fratrie.

Octave hérite des qualités techniques de son père. Il se forme en tant qu'ingénieur et fait carrière dans les troupes du génie de l'armée helvétique<sup>44</sup>. Il se passionne pour la problématique des transports, domaine dans lequel il s'implique. Le 17 avril 1901, il assiste notamment à la grande conférence qui se déroule à Vallorbe en vue du projet de percement du tunnel du Mont d'Or pour raccourcir la ligne Paris-Milan<sup>45</sup>. Quelques années plus tard, on le retrouve à la tête des Forges de Vallorbe. C'est d'ailleurs à Vallorbe qu'il s'installe, dans la maison de maître de La Rochettaz, à l'entrée du village, face à ses usines des Éterpaz. En 1912, Octave s'intéresse de près au projet de construction d'une ligne de tramway entre Ballaigues et Vallorbe, qui permettrait à ses usines d'être desservies. Mais le projet est abandonné en mai 1913 en raison des tensions internationales qui donneront naissance au premier conflit mondial l'année suivante<sup>46</sup>.

L'abandon du projet de tramway ne suffit pas à ruiner les espoirs d'Octave. En septembre 1913, on le retrouve lui et son frère Maurice à la tête d'un comité d'initiative pour la création d'une société régionale de transport automobile. Nécessitant moins de capitaux que la création d'une ligne de tramway, ce projet séduit rapidement les acteurs régionaux. La nouvelle société est constituée



Ouvriers posant devant les Forges des Éterpaz en 1909.  
Musée du fer et du chemin de fer.

le 28 mars 1914 et prend pour nom «Auto-transports de la Vallée de l'Orbe» (A.V.O.)<sup>47</sup>. La réalisation de ce projet réunit les trois frères Leresche autour d'intérêts communs: Octave par le fait qu'il en est le président, Maurice et Samuel par l'avantage qu'ils en tirent par rapport au transport des touristes entre Ballaigues et la gare de Vallorbe. On retrouve là l'esprit d'initiative de leur père. L'A.V.O. commence son exploitation en mai 1914 sur le tronçon Vallorbe-Ballaigues, puis ouvre d'autres liaisons: Ballaigues-Orbe le 1<sup>er</sup> juillet et Orbe-Arnex le 16 juillet. Sa première voiture est un autobus Saurer de 30 chevaux comprenant 15 places assises et 10 debout pour une vitesse maximale de 20 km/h<sup>48</sup>. Malgré un contexte difficile dû à l'éclatement de la Première Guerre mondiale, l'A.V.O. tire un bilan positif de ses premiers mois d'exploitation en dégageant un léger bénéfice<sup>49</sup>.

<sup>43</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 36, 06.02.1929, p. 6.

<sup>44</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 14, 17.01.1903, p. 3.

<sup>45</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 90, 18.04.1901, p. 1.

<sup>46</sup> Archives communales de Ballaigues, GB 15, «Tramway Vallorbe-Ballaigues», 1913.

<sup>47</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 89, 31.03.1914, p. 2.

<sup>48</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 200, 24.07.1914, p. 4.

<sup>49</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 318, 19.11.1914, p. 3.



La guerre a des effets dramatiques sur le tourisme, elle fait en revanche tourner à plein régime les Forges de Vallorbe, qui produisent en énorme quantité des lames de couteaux, des clous, des pelles et des pioches pour l'armée. Durant le conflit, les usines des Éterpaz emploient 88 ouvriers : forgerons, couteliers ou mécaniciens<sup>50</sup>. C'est une période de croissance pour les affaires d'Octave, qui se lance en politique au sein du parti libéral vaudois dont il devient un membre éminent. En décembre 1915, il est d'ailleurs élu à la présidence du conseil communal de Vallorbe<sup>51</sup>. Tout comme son père, Octave s'investit dans la vie de son village et de sa région et devient un personnage incontournable à Vallorbe, que ce soit en tant que premier citoyen, directeur d'une importante entreprise ou président de la société d'auto-transports. Il décèdera en octobre 1934, reconnu en tant que personnalité d'importance dans le canton de Vaud<sup>52</sup>.

Le dernier fils de Jean, Samuel, hérite du Grand Hôtel Aubépine et de la maison de la Sapella, qui jouxte l'établissement. À la tête de l'Aubépine, Samuel ne connaîtra pas le même succès que son père, loin s'en faut. Il fait en effet les frais d'un contexte politique qui signe quasiment la mort du tourisme en Europe entre 1914 et 1945. Pour Samuel, les malheurs commencent en 1910. Le 21 juillet, en pleine saison touristique, la ferme du Grand Hôtel Aubépine s'embrase. Aucune victime n'est à déplorer mais l'incident est loin d'être sans conséquences puisque le ravitaillement de l'hôtel dépend en grande partie de la production de sa ferme<sup>53</sup>. Malgré cela, Samuel profite encore de quelques belles années à la tête de son

établissement, jusqu'au 28 juin 1914 où les stations se vident en quelques heures suite à l'éclatement de la Première Guerre mondiale<sup>54</sup>.

Commence une période difficile pour Samuel et son frère Maurice, tous deux gérants d'établissements hôteliers. En 1916, ils demandent conjointement à être exonérés de l'impôt sur leurs concessions d'eau car l'Aubépine et la Pension Leresche sont restés fermés en 1915, ce qui est accepté par la municipalité de Ballaigues<sup>55</sup>. Heureusement pour les deux frères, à partir de 1916 les hôtels ballaiguis peuvent compter sur une « clientèle » inespérée : celle des internés, réfugiés de guerre qui trouvent dans les hôtels ballaiguis un repos bienvenu. Entre 1916 et 1919, des centaines d'entre eux trouvent refuge dans la station du Jura vaudois, les officiers à l'Aubépine, les soldats dans les autres établissements<sup>56</sup>. Mais la fin de la guerre ne signifie pas le retour des touristes. Les mœurs ont changé et les modes de consommation aussi. Ballaigues ne fait plus rêver et les voyageurs s'orientent vers de nouvelles destinations. En 1930, la Pension Leresche ferme ses portes et transforme ses chambres en appartements<sup>57</sup>. En 1933, c'est au tour de l'Aubépine, qui met en location une partie de ses chambres, transformées en appartements meublés<sup>58</sup>. Samuel ne survivra pas à son hôtel. Il décède en 1942, deux ans avant la destruction de l'Aubépine. En 1944, les bâtiments sont vendus à l'entreprise lausannoise Morel qui le détruit pour en récupérer les matériaux de construction, alors hors de prix.

<sup>50</sup> Musée du fer et du chemin de fer, *op. cit.*

<sup>51</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 357, 28.12.1915, p. 5.

<sup>52</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 10, 11.01.1935, p. 4.

<sup>53</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 200, 22.07.1910, p. 3.

<sup>54</sup> LÜTHY-GRAF Évelyne, « Les archives de l'hôtellerie suisse. Un premier bilan », *Revue historique vaudoise*, tome 114, Lausanne : Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, 2006, p. 282.

<sup>55</sup> Archives communales de Ballaigues, A 16, *op. cit.*, p. 392.

<sup>56</sup> LERESCHE, Simon, *L'épopée touristique dans le village de Ballaigues*, *op. cit.*, p. 135-137.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>58</sup> *Gazette de Lausanne*, n° 165, 16.06.1933, p. 4.



## Conclusion

Que reste-t-il aujourd'hui de l'héritage de Jean Leresche ? Peu de choses. Après la destruction du Grand Hôtel Aubépine, les derniers établissements touristiques de Ballaigues cessent leurs activités dans les années 1950. En ce qui concerne l'industrie, les Forges du Creux ferment leurs portes en 1956 et les Forges de Vallorbe Leresche & C<sup>ie</sup> trois ans plus tard. La petite forge de Fontanasson est quant à elle détruite à une date inconnue. L'A.V.O., créée par ses fils, subsistera plus longtemps puisqu'elle est rachetée en 2015.

C'est le propre du Jura, les changements rapides qu'il subit, que ce soit de par son climat ou causés par l'homme, rendent difficile toute implantation durable. De son vivant, Jean a façonné son environnement en fonction des conditions de son époque. Issu de l'industrie du fer, il développe la forge familiale pour en faire un commerce prospère, avant de racheter les Forges de Vallorbe qu'il restructure complètement pour les rendre compétitives. De même

avec le tourisme, voyant le trafic désertir la route du col de Jougne, il profite des modes de consommation et de la géographie de Ballaigues pour en faire une destination touristique à la mode. Jean avait une vision globale de son environnement et des possibilités qu'il offrait. Avec lui, cette vision s'est éteinte et, par la division de l'héritage, ses fils n'ont pas eu un champ d'action aussi large. Bousculés par le contexte géopolitique, Samuel et Maurice ont rapidement dû renoncer à leur part. Octave parvint davantage à tirer son épingle du jeu et ses entreprises lui survécurent bien qu'elles aient aujourd'hui disparu.

Reste donc la trajectoire remarquable d'un homme qui, de par la volonté d'entreprendre dont il a fait preuve, a eu un impact considérable sur le développement de son territoire. C'est en fin de compte cette énergie, cette force et cette vision qui sont ici au cœur du sujet car elles font écho à cet esprit d'entreprise qui a, de tout temps, permis aux habitants de l'Arc jurassien de développer leur patrimoine et leur identité.

Simon Leresche

**Simon Leresche**, né à Ballaigues en 1989, obtient un Master en histoire moderne/contemporaine et langue et littérature françaises en 2013 à l'Université de Neuchâtel. Parallèlement à ses études, il mène des recherches sur l'histoire industrielle veveysanne et co-écrit l'ouvrage *150 ans de production de turbines à Vevey (1863-2013)* publié aux Éditions Alphil. Avec son travail de mémoire, *L'épopée touristique de Ballaigues* (Éditions Mon Village, 2013), il retrace un pan de l'histoire du tourisme dans le Jura vaudois. Depuis 2014, il dirige le Musée du fer et du chemin de fer de Vallorbe.

## Résumé

Simon Leresche se plonge dans la recherche micro-historique en se concentrant sur le parcours peu commun d'une personnalité tombée dans l'oubli : Jean Leresche, industriel et hôtelier. En étudiant les actions menées par cet homme et par ses descendants directs, Simon Leresche met en lumière l'Arc jurassien comme terreau favorable à la naissance de personnalités entrepreneuriales fortes. Il lève également le voile sur un axe encore peu connu de l'économie jurassienne à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le tourisme.